

## Les excès passés de cidre, goutte et pinard en Ille-et-Vilaine Mythe ou réalité ?

Jean-Jacques Blain  
Novembre 2022

Le Breton a une réputation en la matière, depuis les temps anciens, réputation qu'il entretient d'ailleurs volontiers lui-même, s'amusant parfois de personnages hauts en couleur portés sur la bouteille et d'histoires de beuveries. La relation historique de la Bretagne avec les boissons alcoolisées, et singulièrement de l'Ille-et-Vilaine, est plus complexe et contrastée qu'il n'y paraît.

En mettant un peu de légèreté dans ce sujet délicat, essayons de distinguer ce qui est de la légende et des faits, ce qui est du cidre et de ses alternatives alcoolisées.



Scène de la bande dessinée quotidienne Lariflette de Ouest-France (Laborne, 1951).

### Une réputation ancienne

Le Breton porté sur l'alcool, voilà un stéréotype couramment répandu.

En 1534, dans *Gargantua*, Rabelais faisait dire à un de ses personnages « A la mode Bretagne ! Net, net à ce pyot. », la renommée de bonne descente de nos compatriotes dépassant donc les frontières de la province. Dans les *Propos rustiques*, en 1546, c'est à Noël du Fail, auteur du Pays rennais, de mettre dans la bouche d'un de ses protagonistes « Vous ne mourrez pas pour un coup à la Bretonne ! Je ne m'en irai pas d'ici avec la soif ! » Au siècle suivant, Mme de Sévigné écrivait en 1671 « qu'il passe autant de vin dans le corps des Bretons que d'eau sous les ponts ».

L'auteur anonyme d'une brochure intitulée *Réflexions sur l'agriculture*, éditée en 1764 à Saint-Malo et consacrée à la région, accentue le trait en affirmant que « les ouvriers et les artisans, entre autres les charpentiers, menuisiers, charrons, etc, lorsqu'on les a à la journée, soit qu'on les nourrisse ou non, il leur faut donner du cidre, au moins à façon que le soir ils s'en aillent complets. » Quant aux domestiques de maison, « si l'on s'en sert pour quelque commission au dehors, il est rare de les voir revenir sans être ivres (...) ». Pour les valets de charrue, « quand on les a, on les garde difficilement parce que ces vilains n'ont pas de cidre autant qu'ils voudraient. » Des cabarets, en sortent « des malheureux trop ivres pour pouvoir se rendre chez eux, trouvés morts ou prêts à expirer sur les chemins ; d'autres le cou cassé ou

noyés dans des trous contenant quelquefois moins d'eau que ces malheureux n'avaient bu de cidre dans leur journée. »

En 1822, un officier chargé de reconnaître des itinéraires avant le passage de troupes dans la campagne rennaise écrit dans son rapport que les habitants ont pour « le cidre une affection très prononcée. Il est de fait que dans certains cantons on a essayé d'établir des brûleries pour en consommer l'excédent. Ils préfèrent la coutume de s'enivrer journellement pour faire place à la nouvelle récolte. Autant cette liqueur est salubre, autant elle est dangereuse et nuisible prise en excès (...) ». De plus, rajoute-t-il, cet alcoolisme touche aussi les femmes qui « consomme une certaine quantité d'eau de vie ». En 1839, un autre officier écrit que « la sobriété n'est pas toujours une de leurs vertus car parfois s'enivrer vite et souvent est un titre de gloire au hameau. »

Au XIX<sup>e</sup> siècle, des témoignages de sous-préfets du département, surpris à la découverte de leur territoire, sont également sévères. « Administrés et magistrats municipaux (...), enfants, femmes et hommes, tous boivent ». Les jours de marché, au retour, « on les trouve couchés sur la route », écrit l'un d'eux.

Une dernière citation, plus proche et moins crue, dans le bulletin paroissial d'Acigné de septembre 1911, le rédacteur indique que « la fabrication de cidre est une des principales industries du pays (...). Malheureusement son usage est parfois l'occasion d'abus regrettables. »

Les textes littéraires ou plus didactiques – ce ne sont ici que quelques exemples – entretenant cette réputation ne manquent pas et l'abus d'alcool a toujours été matière à dissertation pittoresque et exagérations. Quoi qu'il en soit, la réputation est ancienne et indéniable. Mais qu'en est-il réellement ? Difficile à préciser avant le XIX<sup>e</sup> siècle, en absence de vraies statistiques sur la consommation de boissons alcoolisées. Mais, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la situation inquiétant les autorités, les statistiques se multiplièrent, documentant plus objectivement le sujet.

*Le buveur, illustration encre et aquarelle (Marguerite Houël, 1907-2002). Cette illustration a été réalisée pour un opéra-comique présenté au théâtre de Rennes en 1925 (coll. Musée de Bretagne).*



Déjà, et contrairement à l'idée véhiculée par les stéréotypes précédents, il faut retenir que la Bretagne n'eut jamais un comportement homogène, que la situation fluctua de manière importante dans le temps et, enfin, qu'il faut bien distinguer l'ivresse épisodique de la consommation régulière. Explications ...

## **L'appétence historique des Bretons pour l'ivresse ponctuelle**

Avant 1850, en fait on ne consommait pas plus d'alcool en moyenne en Bretagne, voire moins, que la moyenne française. Toutes les statistiques régionales le démontrent au XIX<sup>e</sup> siècle et même au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Ce qui explique cette réputation, c'est d'abord, et de longue date, la manière ancestrale des Bretons de s'alcooliser. Ils buvaient de l'eau ordinairement. Mais, chaque bonne occasion étaient souvent fêtée « jusqu'à plus soif », ou plutôt jusqu'à plus tenir debout. On se retrouvait « chaou de bèire » (enivré), « béite » (titubant) ou alors « brûlé saou » (ivre). On pouvait prendre une bonne cuite à l'occasion des fêtes familiales, des foires et marchés en campagne, des jours de paie en ville. L'ivresse s'y étalait au grand jour sans frein, sans réprobation particulière dans les classes populaires. Arpenter les chemins et les rues en titubant, rouler dans les fossés laissait indifférent, ne choquait pas les concitoyens. Cependant, la maréchaussée s'en souciait un peu plus et, en 1902, les délits d'ivresse en correctionnelle recensés dans le Finistère représentaient 33 % du total français.



*Scène de la bande dessinée quotidienne Lariflette de Ouest-France (Laborne, 1963).*

A noter que l'alcoolisation des Finistériens se faisait beaucoup plus avec le vin qu'avec le cidre. Le vin y arrivait par les ports. Le cidre y était alors très peu produit et l'implantation de pommiers en Cornouaille ne se développa qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il n'y a que chez les bourgeois que cette alcoolisation ponctuelle démonstrative était mal vue. Dans les classes aisées, « on se tenait », même si au final on buvait souvent plus mais en prenant garde à son image. Dans une thèse de médecine de 1908 sur l'alcoolisme en Bretagne et plus particulièrement en Ille-et-Vilaine, le médecin conclut : « A l'un la réputation d'ivrogne et d'arsouille, à l'autre le respect public mais aussi la cirrhose vengeresse ».

Cette culture de la « cuite » perdure jusqu'à nos jours, avec un vocabulaire familier évoluant à chaque génération pour cet alcoolisation ponctuelle mais spectaculaire, et parfois répétée à intervalle variable. Considérant souvent que l'ivresse n'est pas l'alcoolisme, en 2010 plus d'un Breton sur quatre s'enivrait au moins une fois dans l'année et 15 % au moins trois fois, soit près du double de la moyenne nationale. Ce tropisme touche particulièrement les jeunes, avec les jeudis soirs rennais où les jeunes adultes, équipés d'un pack de bière ou d'une bouteille de vodka, se « défoncent » seuls et vite dans la rue. Cette pratique de « biture express » gagne même les lycéens et collégiens avec les « soirées cartables » où des centaines de jeunes se retrouvent le sac à dos rempli de bouteilles d'alcool le dernier jour de classe pour un exercice du même type dans les rues de Rennes ou de Guingamp. Par contre, en moyenne, les Bretons ne consomment aujourd'hui pas plus d'alcool (équivalent pur) en moyenne que le reste des Français. Et les jeunes, adeptes de l'eau ou des sodas en jours ordinaires, sont même des plus petits buveurs que leurs aînés, en cumulé annuel.

Conséquence cependant de ces consommations brutales d'alcool avec ivresse rapide, c'est la Bretagne qui présente le plus fort pourcentage de visites aux urgences en lien direct avec l'alcool et c'est malheureusement une routine de nuit des équipes de garde de l'hôpital de Pontchaillou à Rennes et ailleurs.

Cette petite histoire de l'ivresse ayant été parcourue pour nos contrées, traitons de la consommation routinière avec ses évolutions quantitatives au cours des deux derniers siècles.

### **L'Ille-et-Vilaine au XIX<sup>e</sup> siècle, les gosiers les plus pentus de France**

La consommation totale finalement modérée en Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle cache un cas particulier : l'Ille-et-Vilaine. La consommation routinière d'alcool, surtout de cidre et de goutte, se développa en Haute-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle, et spécialement en Ille-et-Vilaine.

	Cidre	Total toutes boissons en équivalent alcool à 90°
Finistère	30 litres	10 litres
Côtes-du-Nord	126 litres	12 litres
Morbihan	124 litres	12 litres
<b>Ille-et-Vilaine</b>	<b>460 litres</b>	<b>30 litres</b>
France (moyenne)	42 litres	19 litres

**Évaluation de la consommation réelle de boissons alcooliques en 1900, en litres / habitant.**

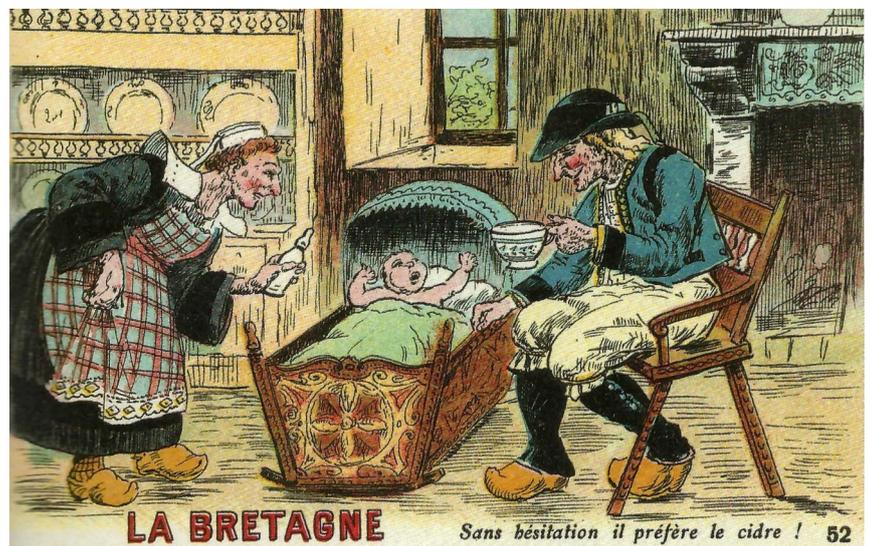
L'Ille-et-Vilaine, avec l'explosion de la production et de la consommation de cidre, se distingua alors des autres départements bretons, adoptant une consommation quotidienne record. Elle était généralisée, en ville comme à la campagne. En Ille-et-Vilaine, on ne roulait peut-être pas plus souvent dans le caniveau qu'ailleurs mais, au XIX<sup>e</sup> siècle, on abandonna progressivement l'eau comme boisson, et dès l'adolescence.

A lui seul, le département d'Ille-et-Vilaine, dont la production moyenne était supérieure à 2,5 millions d'hectolitres de cidre entre 1880 et 1900, représentait environ 25 % de la récolte cidricole française. Et la majorité était consommée sur place.

Parallèlement, les manifestations d'alcoolisation aiguë en Ille-et-Vilaine semblèrent régresser en fréquence selon les observateurs contemporains, dès 1900. Sans doute, sous l'effet de la culture bourgeoise, cela devenait moins bien vu et chacun y fit un peu plus attention.

On a donc un paradoxe. Le Finistère était le département qui avait la plus mauvaise réputation d'alcoolisme, mais c'est lui qui consommait le moins en quantité lissée sur l'année.

*Carte postale de 1913 (Ed. Artaud et Nozais, Nantes). Elle véhicule le stéréotype des Bretons alcoolisés au cidre, ici en costume de Basse-Bretagne pour enfoncer le clou. Or, les buveurs de cidre fâchés avec l'eau et le lait sont typiquement plus à l'Est de la province !*



Mais, quand les Finistériens buvaient, ce n'était pas à moitié. Et, ne buvant que de l'eau autrement, ils tenaient peut-être plus mal l'alcool que leurs collègues d'Ille-et-Vilaine. En Ille-et-Vilaine, on avait une réputation plus tempérée, mais on était en fait les champions de France en consommation réelle au quotidien.

En synthèse de ces observations qui peuvent paraître paradoxales, au XIX<sup>e</sup> siècle, les contemporains estimaient sans discernement que la Bretagne détenait le record de la consommation d'alcool. Mais, en quantité totale ingurgitée, c'est l'Ille-et-Vilaine et elle seule qui était alors très forte consommatrice, les Bas Bretons ayant cependant l'ivresse la plus démonstrative.

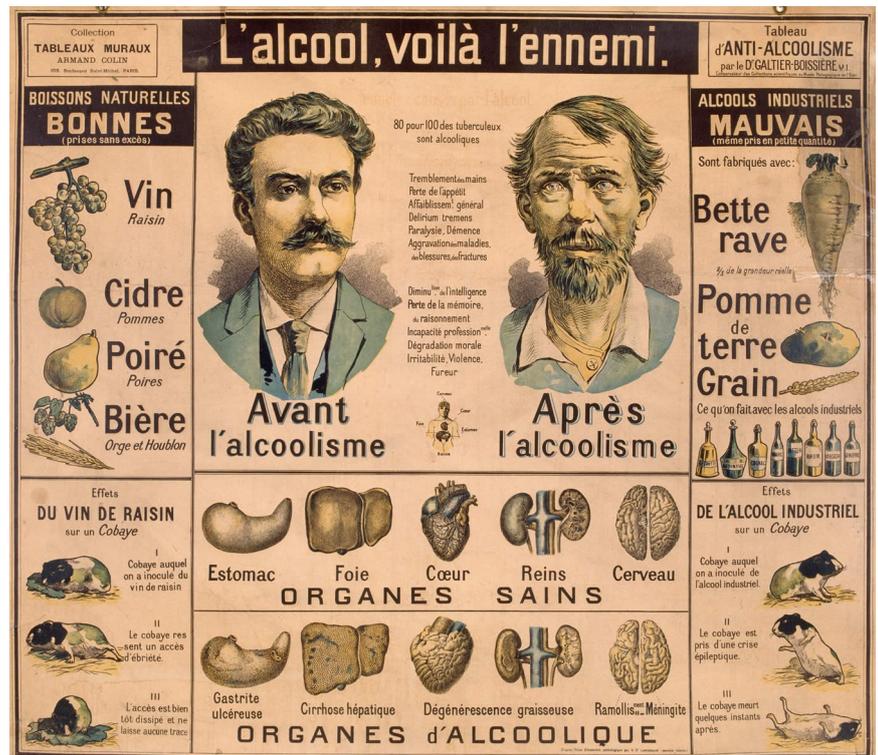
### **Première moitié du XX<sup>e</sup> siècle : toute la Bretagne s'y met**

L'Ille-et-Vilaine, qui s'était densément plantée en pommiers au XIX<sup>e</sup> siècle, montra l'exemple aux autres départements bretons au XX<sup>e</sup> siècle, d'abord au Morbihan et aux Côtes-d'Armor (appelées alors Côtes-du-Nord) puis vers le Finistère Sud, avec le déploiement des plantations de pommiers à cidre vers l'Ouest.

L'accroissement de la consommation de vin s'y ajouta substantiellement. Jusque là boisson élitiste, le vin devint accessible et attira toutes les catégories sociales, y compris dans les campagnes. Celui-ci était d'autant plus redoutable qu'une bonne part du vin de consommation courante – le « pinard » – provenait d'Afrique du Nord, avec un fort titrage alcoolique. S'il se substituait au cidre moins alcoolisé, l'habitude d'avaler de grandes quantités de liquides perdurait cependant. Et le cidre moins bu n'était pas pour autant perdu. En Bretagne comme en Normandie, les bouilleurs de crus se multiplièrent pour le distiller et produire de l'eau de vie. La « rincette » s'imposa pour clore chaque repas. Une autre boisson s'était développée dans les campagnes après 1920 : le café. Associé avec l'eau de vie, plus communément nommée la « goutte », ce fut le fameux « mic » familiers des Gallos, le café nature restant la boisson conviviale habituelle des femmes.

La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle fut donc une période de prohibition... de l'eau ! Dans le bulletin paroissial d'Acigné, au sein d'un article nommé « Conseils du Docteur, Attention aux eaux !! », on explique qu'« à la campagne les épidémies sont rares... heureux laboureurs ! Le cidre, en effet, ne contient pas de microbes. » A une époque où la fièvre typhoïde, la dysenterie et le choléra sévissaient toujours fréquemment, propagé entre autres par l'eau des puits contaminés, le cidre était préféré à l'eau bouillie comme boisson exempte de germes pathogènes. Allez savoir pourquoi ! ?

**Tableau mural scolaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.**  
Les médecins prétendaient aussi que tous les alcools ne se valaient pas. Les mauvais, qualifiés d'industriels sur le tableau, s'avèrent en fait ceux ayant subi après fermentation une distillation accroissant leur degré alcoolique. Les simplement fermentés sont qualifiés de « boissons naturelles bonnes », quelque soit la quantité ingurgitée. Le message fut ensuite difficile à sortir des têtes.



La qualité bactériologique du cidre moins aléatoire servit effectivement longtemps de justification à sa consommation exclusive, même excessive ou chez les enfants.

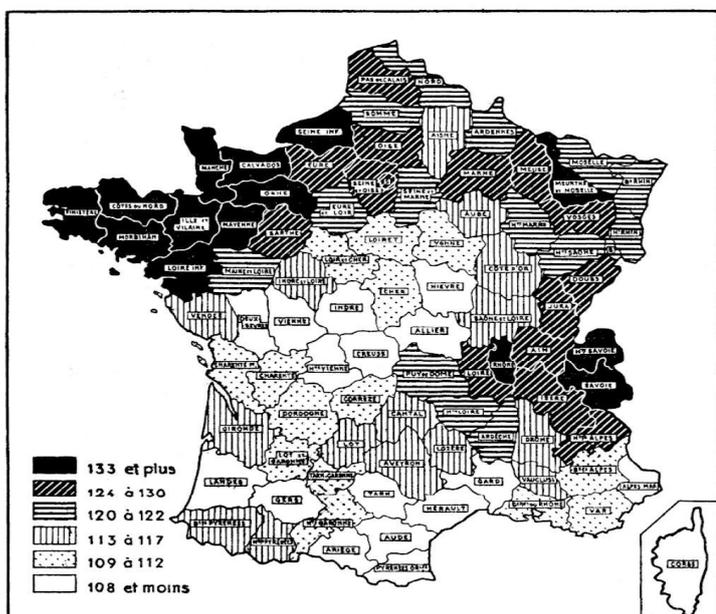
Après avoir promu le cidre, le Bulletin paroissial d'Acigné commença à y mettre un bémol. En août 1913, mois de gros travaux et de chaleur, sous le titre *La soif*, on y trouve « Que faut-il boire ? La boisson par excellence (...), c'est l'eau, et l'on peut très bien vivre et même travailler en ne buvant que de l'eau ». Ce qui avait été perdu de vue dans la culture populaire. Les anciens Acignolais se souviennent que, jusque dans les années 1950, à la cantine de l'école primaire Jeanne-d'Arc on ne servait aux petites filles que du cidre, certes du « petit cidre » (deuxième pressage du marc de pomme après arrosage d'eau) à plus faible degré alcoolique. Les parents des pensionnaires payaient d'ailleurs leur pension en partie en fournissant cidre et bois de chauffage. Les pensionnaires à Rennes, comme au collège Saint-Martin, également dans les années 1940, était au même régime. Il en était naturellement de même à domicile, à la campagne comme à Rennes.

Quand aux adultes, « boire et pisser » était une occupation majeure de la journée, disaient certains esprits facétieux. On raconte ainsi qu'à la fonderie Brisou de Servon-sur-Vilaine, il y avait un ouvrier dont la seule tâche était d'aller chercher en permanence du cidre à vélo dans les fermes alentours, en particulier à Brécé, pour approvisionner les ouvriers métallurgistes déshydratés qui travaillaient autour des hauts fourneaux.

Après avoir été dans la moyenne au XIX<sup>e</sup> siècle, la Bretagne dans son ensemble passa ainsi en tête de la consommation alcoolique nationale au XX<sup>e</sup> siècle. La France étant elle-même championne d'Europe avec, à la fin des années 1930, une consommation individuelle annuelle des Français en équivalent alcool pur s'établissait entre 20 et 27 litres (incertitude liée à l'évaluation de l'autoconsommation et de la fraude), en tout cas loin devant nos voisins : l'Italie avec 11 litres, la Belgique avec 9 litres, la Grande-Bretagne avec 4,5 litres et l'Allemagne avec 4 litres.

### **Des statistiques sanitaires cruelles**

Si l'impact sur la santé de telles habitudes est aujourd'hui à peu près admis de tous, c'était loin d'être le cas alors, beaucoup se persuadant toujours que, même consommé exclusivement, le cidre ou le vin restaient des boissons saines. D'ailleurs les vraies statistiques sanitaires spécifiques étaient rares avant guerre. Et pourtant, rien qu'en observant la mortalité globale, le cas breton – et normand –, se remarquait comme le nez (rouge) au milieu du visage. La mortalité en Bretagne et Normandie était en effet bien plus élevée qu'ailleurs, l'alcoolisme y ayant une large part.



### **Mortalité en France en 1936 (décès pour 10 000 habitants d'une population-type).**

Les cinq départements français où le taux de mortalité générale était le plus élevé étaient l'Ille-et-Vilaine, le Morbihan, les Côtes-du-Nord, la Manche et le Calvados. Cette surmortalité épargnait plutôt les enfants et les femmes, touchant surtout les hommes adultes, où se situait les gros buveurs. La carte des effectifs employés dans les débits de boisson, faite la même année, présente d'étonnante similitude.

Ainsi, entre les deux guerres, les gosiers bretons furent les plus pentus d'Europe occidentale. Ce fut aussi l'âge d'or des bistrots, cafés et autres débits de boisson. Les doigts des mains ne suffisaient pas pour les compter dans le moindre bourg.

La lutte contre l'alcoolisme s'engagea, comme dans ce texte de la Ligue Nationale contre l'alcoolisme relayé par le bulletin paroissial d'Acigné de janvier 1938. « Par l'alcool, la famille est la grande sacrifiée. Elle l'est par les souffrances et la tristesse que l'alcool installe au foyer. Elle l'est par les scandales qu'il provoque, par les désordres et la misère auxquels il donne origine (...). L'alcool fait de l'homme une brute, de la femme une martyre, de l'enfant un dégénéré. » Malgré ces messages percutants, l'impact de ces campagnes furent d'abord modeste.

La deuxième guerre mondiale fut l'occasion d'une observation étonnante. Dans son rapport de janvier 1942, le préfet d'Ille-et-Vilaine écrivait que « les légumes ont presque disparu, la viande est rare, le lait et le cidre manquent ». La situation ne fera que s'aggraver. Le cidre et le vin atteignirent des prix exorbitants en 1943 et 1944, ayant presque totalement disparu. Alors que le taux de mortalité augmenta entre 1938 et 1944 de 25 % en moyenne en France, il s'abassa de 2 % dans les cinq départements bretons. Cette évolution paradoxale fut interprétée comme l'effet d'un sevrage, avec une réduction de la surmortalité masculine.

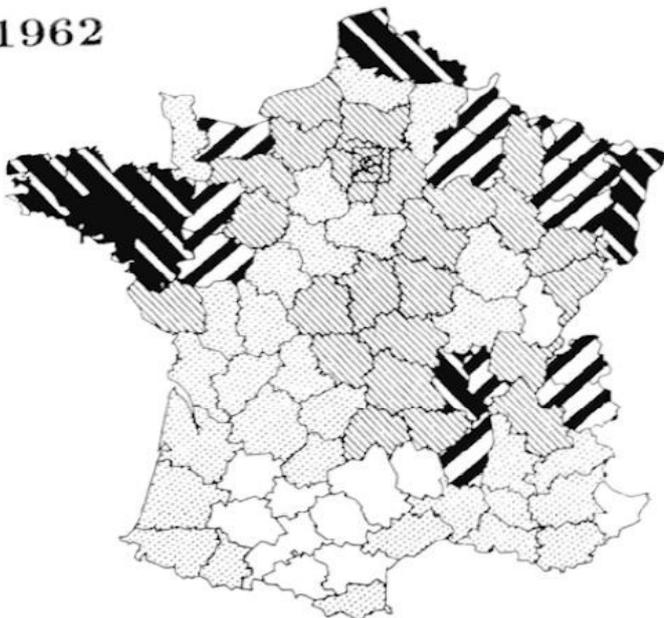
### ***Après guerre, on lève toujours le coude avant de se repentir***

La nouveauté fut d'abord l'effacement du cidre et de l'eau de vie, devenus « ringards » au cours des Trente Glorieuses. Nouvelle génération, nouveau style de vie, nouvelles modes. Bière, whisky et autres spiritueux devinrent « tendance », à grand renfort de publicités. Quand au vin, il paracheva sa conquête du marché rural. Le bilan alcoolique ne s'améliora d'abord guère, malgré la lutte anti-alcoolique renforcée. En 1956, le département d'Ille-et-Vilaine était au premier rang pour le nombre d'habitants aliénés alcooliques, au 3<sup>ème</sup> rang pour le nombre de cirrhoses alcooliques et le 5<sup>ème</sup> pour l'alcoolisme aigu.

La consommation d'alcool a commencé à régresser en France à partir de 1957, plus tard en Bretagne. On y observa alors plutôt un décalage vers l'Ouest de la consommation record, prolongeant le mouvement des décennies précédentes. L'Ille-et-Vilaine fut ainsi supplantée par le Morbihan qui, dans les années 1960-80, se fit remarquer entre autre par une alcoolémie au volant critique.

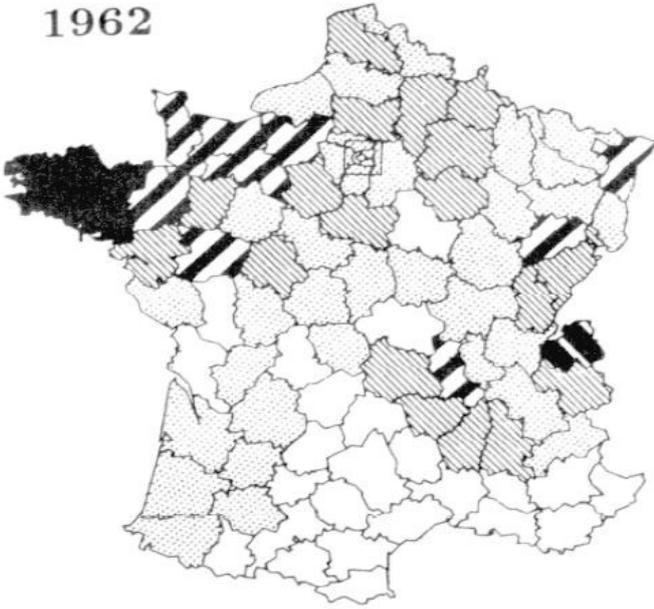
Ces années 1960-1980, avec les enquêtes sanitaires plus précises, ont permis d'établir une géographie des façons de trinquer de la population, trinquer s'entendant aux deux sens du terme.

1962



*Carte de la mortalité par cirrhose du foie chez les 35-60 ans. C'est le calque quasiment parfait de la consommation quotidienne d'alcool en 1962, l'Ille-et-Vilaine ayant alors été détrônée de sa pôle position par le Morbihan.*

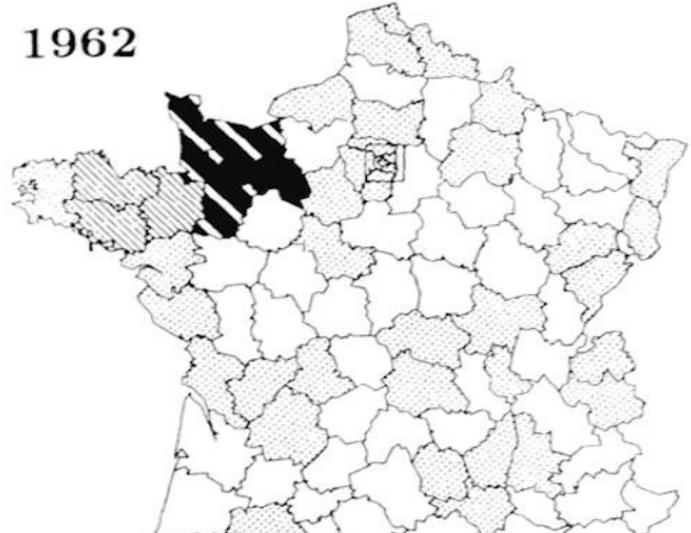
1962



**Carte de la mortalité par alcoolisme aiguë chez les 35-60 ans.** C'est aussi celle de la « biture » et de l'habitude ponctuelle mais récurrente de partir en « piste » pour une tournée des bars. La Bretagne occidentale était la plus impactée.

**Carte de la mortalité par cancer de l'œsophage chez les 35-60 ans.** L'alcool très fort, surtout associé à une boisson chaude, est redoutable pour la tuyauterie. On reconnaît le territoire du mic (café + goutte), spécialité du pays gallo qui ne s'étendait guère en Bretagne occidentale. Les Normands avec leur Calva avait cependant de l'avance.

1962



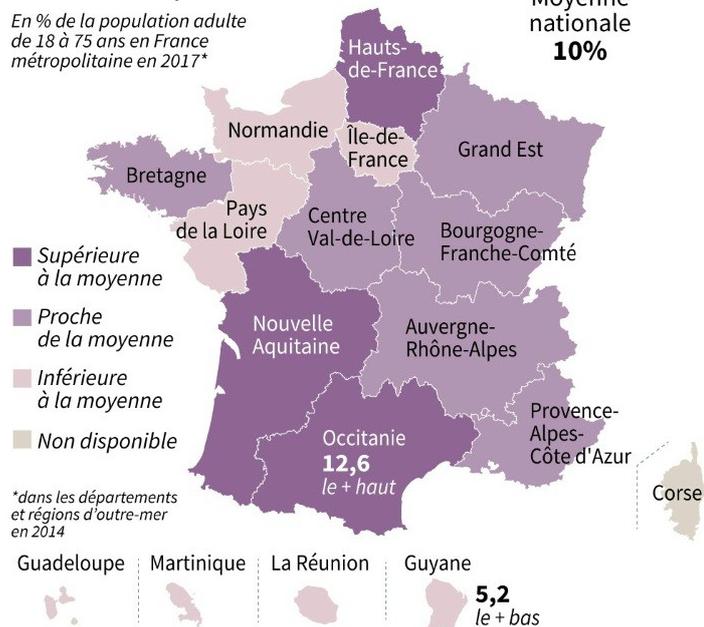
Puis, après un bon siècle d'excès, la Bretagne est rentrée dans le rang, la consommation régionale moyenne rejoignant le niveau national, lui-même en recul avec une consommation de vin plus raisonnée. La Bretagne, et surtout l'Ille-et-Vilaine, est une région repentie depuis quelques décennies, du moins pour l'alcoolisme chronique. En 2017, seuls 10,7 % des habitants de Bretagne affirmaient consommer de l'alcool chaque jour, ce qui est comparable à la moyenne nationale.

## Consommation d'alcool

### Consommation quotidienne

En % de la population adulte de 18 à 75 ans en France métropolitaine en 2017\*

Moyenne nationale  
**10%**



Source : Santé publique France



*Affiche promotionnelle du cidre de 1935. Bu avec modération, ce qui est le cas aujourd'hui, le cidre est resté une boisson joyeuse.*

Quant aux préférences régionales actuelles pour les boissons alcoolisées, le Nord et l'Est restent davantage concernés par la consommation de bière, le Sud par la consommation de vin, alors que l'Ouest a basculé vers les alcools forts et les autres types d'alcool. Quant au cidre, s'il reste culturellement un peu plus familier aux Bretons, sa consommation est maintenant restreinte à quelques circonstances particulières, si bien qu'elle s'est effondrée à tel niveau que le cidre ne pèse plus dans la balance quantitative alcoolique. Au final, après ce parcours cahuté, le cidre est devenu un plaisir gastronomique raisonnable mais marginal.

Pour ceux à qui la lecture de ces lignes laisserait « la gueule de bois », retenons d'abord les vertus des Bretons dans cette histoire.

L'Ille-et-Vilaine n'a eu un penchant excessif et objectivé pour les boissons alcoolisées que pendant un siècle et demi. Ce n'était pas une tradition lointaine mais une particularité développée essentiellement au XIX<sup>e</sup> siècle.

Comme sur beaucoup de sujets, les Bretons ont su se remettre en cause et évoluer, revenant à la tempérance.

Ce plaisir passé à trinquer est aussi le reflet d'un goût pour les relations humaines simples et directes. Cela se passait beaucoup dans les cabarets et les celliers, aujourd'hui plus souvent dans les associations, festivals de musique et autres lieux conviviaux dont les Bretons sont devenus champions, dit-on.

Quelques sources :

- Arthur de la Borderie, Un pamphlet contre le cidre, Bulletin et mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, T. XXVI, 1897
- Olivier Cléro, La Bretagne a-t-elle un problème avec l'alcool ? Ouest-France, 17-18 avril 2021.
- Thierry Fillaut, Alcoolisation et comportements alcooliques en Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle, Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, T. 90, n° 1, 1983
- Thierry Fillaut, Les Bretons et l'alcoolisme (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle), Rennes, ENSP, 1991
- Musée de Bretagne, Exposition Boire, de la soif à l'ivresse, 2016
- Georges Létinier, Eléments d'un bilan national de l'alcoolisme, Population, n° 2, 1946
- France Meslé, Géographie de la mortalité liée à l'alcoolisme : évolution 1962-1982, Espace, populations, sociétés, 1990-3.
- Jean-Yves Nau, La carte des addictions en France : des constats mais pas de réponses, SLATE.fr, 2014
- Santé Publique France, Bulletin de santé publique alcool en Bretagne, janvier 2020
- Franck Thiboult, Le monde rural en Ille-et-Vilaine dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à travers des mémoires sur la reconnaissance d'itinéraires militaires, Mémoire Rennes 2, 1984